

VALÉRIE DELATTRE



Handicap :
quand
l'archéologie
nous éclaire

Inrap⁺

cité
sciences
et industrie

Éditions

Le Pommier

Handicap :
quand l'archéologie
nous éclaire

Pour Ryadh Sallem
Un défi lancé est un défi relevé...
surtout un défi de civilisation !

VALÉRIE DELATTRE

Handicap :
quand l'archéologie
nous éclaire



Coéditée par les Éditions Le Pommier et Universcience éditions, la collection « Le collègue » s’inspire principalement du programme des conférences organisées par le Collège d’universcience sur ses deux sites : la Cité des sciences et de l’industrie et le Palais de la découverte. Dans le même esprit – construire les outils d’une culture scientifique partagée et nourrir le dialogue science/société –, les textes, simples et originaux, sont élaborés spécialement pour la collection par les meilleurs spécialistes d’aujourd’hui.

Visuel : Petit sujet infirme figurant sur une bible du VII^e siècle (Angers, Bibliothèque municipale, Rés. Ms 67, fol. 141 : cliché CSRS-IRHT, base Enluminures).

Couverture : Robaglia Design

Préparation de copie : Guillaume Müller-Labbé

Mise en page : Nord Compo

© Le Pommier (une marque Humensis)/

Universcience, 2018.

En partenariat avec l’Inrap.

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-7465-1641-0

170 *bis*, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris

www.editions-lepommier.fr

www.universciences.fr, rubrique « conférences »

« Les cinq sens des handicapés sont touchés mais c'est un sixième qui les délivre ; bien au-delà de la volonté, plus fort que tout, sans restriction, ce sixième sens qui apparaît, c'est simplement l'envie de vivre. »

Grand Corps Malade (2006)

Introduction

*« L'humanité est un tout indivisible,
non seulement dans l'espace
mais aussi dans le temps. »*

Paul Rivet (1937)

Indivisible par essence, l'humanité a toujours dû, et parfois su, « faire avec » ceux qui diffèrent en son sein, ceux qui s'écartent de la norme, ces « corps différents » handicapés, malmenés, à la fois pluriels et semblables, dont l'existence même pourrait sembler être une incongruité. Ignorer leur statut, leur implication dans les communautés du passé, méconnaître le déni de certains groupes, la stigmatisation ou l'abomination du sort qui leur a parfois été réservé revient à amputer la longue histoire de l'homme d'une partie pourtant non négociable de son identité, celle de sa propre vulnérabilité.

Le questionnement est multiple et les codes de la recherche scientifique actuels sont encore épars, même si nul ne conteste que désormais l'interrogation oblige et fait sens.

Les premières réflexions sociologiques relatives à l'histoire du handicap, les *disability studies*, datent seulement de la fin du xx^e siècle ; elles ont surtout été initiées par des militants anglo-saxons dont les modélisations, calquées sur les sociétés contemporaines, ont été appliquées aux communautés anciennes. Les historiens mirent ensuite à profit ces schémas pour faire émerger la *disability history*.

Adossée à ces disciplines historiques, l'archéologie funéraire, et plus précisément l'anthropologie, participe de cette investigation en étudiant l'être humain, quel qu'il soit, dans son intimité, dans sa composante biologique, lisible sur la matière osseuse comme dans son fait culturel, restitué par l'interprétation des gestes déployés autour d'un défunt et de la mise en scène de sa tombe. Accéder à la pensée et aux réflexions qui ont accompagné le mort demeure illusoire, mais

approcher le fonctionnement de communautés parfois très anciennes et accessibles aux chercheurs par leurs seuls rites funéraires est envisageable – et primordial – pour décrypter des comportements sociétaux. En l'occurrence, le squelette, porteur de sens, est un vestige archéologique « à part », l'os livrant nombre de renseignements, tous vecteurs d'une parcelle d'identité, comme le sexe ou l'âge au décès de l'individu. Ces vestiges racontent aussi l'histoire bousculée d'une vie possiblement parsemée de heurts et d'accidents. Cet être humain – le vivant qu'il a été puis le défunt qu'il est devenu dans sa tombe –, honoré ou délaissé voire injurié par ses contemporains, livre ainsi de nombreux indicateurs culturels permettant de jauger la qualité des liens unissant les membres d'un groupe constitué. Si par ses pratiques funéraires une population gère les problèmes inhérents à la mort et à ses morts, elle fournit aussi une réponse qui peut intégrer les liens tissés entre vivants.

Envisager le statut social d'un défunt, reconnaître la sépulture des privilégiés comme celles

des bannis participe d'une démarche anthropologique où les gestes déployés comptent autant que la matérialité des os. Considérer leur état sanitaire grâce à leurs squelettes permet surtout d'approcher les hommes du passé au plus intime de leur hygiène, de leurs souffrances et des soins qui leur ont été apportés. Pour autant, s'intéresser aussi à la place du « corps différent », à celui que ses particularités physiques singularisent, est une démarche qui a longtemps été diluée dans une étude globale, parfois restrictive, des pathologies osseuses et des traumatismes. Au-delà de la simple recension des lésions, il est désormais légitime de questionner le statut et la place des sujets vulnérables, l'inclusion ou l'exclusion de ces « corps différents » au sein de leur propre communauté, selon les critères actuels de la lecture archéo-anthropologique. Bien sûr, ces données scientifiques doivent être corrélées aux récits historiques et littéraires quand ceux-ci sont disponibles.

Poser un diagnostic rétrospectif – parfois des millénaires après le décès du « patient » – est possible. C'est là qu'intervient la

paléopathologie, cette étude des affections des populations passées, corollaire incontournable de l'archéo-anthropologie ; elle s'y est employée de longue date, le corps humain et son squelette ayant toujours fasciné les chercheurs¹. Les prémices de cette démarche se sont parfois révélées nauséabondes, discriminantes et voyeuristes, souvent bienveillantes et empathiques, trop récemment scientifiques, les unes et les autres considérations ne s'excluant pas systématiquement. Au sortir de l'exhibition malsaine des corps anciens disgraciés et de l'engouement pour les cabinets de curiosités des Lumières, le squelette humain, ses « monstruosité » et ses pathologies sont enfin devenus de réels objets d'étude : la paléopathologie – ce terme apparaît tardivement, en 1913 – a ainsi été définie par le bactériologiste Marc Armand Ruffer comme « la science des maladies dont on peut démontrer l'existence sur les restes humains et animaux des temps anciens ». Pluridisciplinaire, elle est désormais, selon Olivier Dutour, une science « d'interface entre trois grands

domaines : médical, anthropologique et archéologique² ». Intimement liée aux nouvelles méthodologies archéologiques et anthropologiques qui inscrivent l'humain et ses complexités au cœur des problématiques, elle n'est plus le seul inventaire descriptif du cas pathologique.

Les premières études, au tournant du xx^e siècle, n'ont souvent été qu'une course à l'identification d'une affection et à la recherche de sa plus ancienne expression clinique. L'individu n'existait pas, la personne handicapée encore moins. On publiait sur la poliomyélite reconnue dans tel sarcophage antique, on recensait les plus vieux cas de syphilis ou de lèpre, sans envisager l'individu concerné, sa vulnérabilité, sa possible situation de handicap et ses conséquences pratiques et psychologiques au sein du groupe considéré. Le diagnostic clinique primait la réflexion sociétale.

De même que l'inclusion et l'exclusion sont des thématiques affectant fortement nos sociétés contemporaines, elles s'imposent peu à peu dans le regard porté sur

les peuples passés et sur leur perception de ce que l'on a seulement commencé, au xx^e siècle, à dénommer « handicap », et qui n'était avant qu'infirmité ou invalidité.

« *Hand in cap* » ou « la main dans le chapeau » : cette expression employée en Angleterre dès le xvii^e siècle renvoie à un jeu d'échanges d'objets personnels qu'un arbitre évaluait en s'assurant de l'équivalence des lots. Le tout pour assurer l'égalité des chances de chaque joueur. Le handicap traduisait alors la situation défavorable de celui qui avait tiré un mauvais lot.

Ce terme s'est rapidement appliqué aux sports et notamment au monde hippique, des handicaps étant attribués aux chevaux, selon leur poids ou celui de leur jockey en imposant aux meilleurs de supporter un poids plus lourd.

Par extension, le terme « handicap » sera utilisé pour désigner tout désavantage imposé à un concurrent estimé le plus fort, ou à un plus faible qu'il conviendra de renforcer.

De nos jours, le handicap n'est plus qu'une « déficience qui provoque l'incapacité » si l'on se réfère à la définition proposée par l'OMS (Organisation mondiale de la santé) !

On convoque même, dans les plus récents débats archéologiques, la notion d'un surprenant *take care*, cette paléocompassion des hommes préhistoriques, attentifs les uns aux autres. La paléopathologie, l'étude iconographique et ses nombreux supports d'expression – les humbles vestiges archéologiques et les œuvres d'art somptueuses des musées –, tout comme le considérable apport archivistique et littéraire sont désormais des vecteurs essentiels à l'élaboration d'une grille de lecture foisonnante, à la fois scientifique et formidablement humaine !

L'homme du passé, en bonne santé ou souffrant, valide ou handicapé, parfois extirpé des cirques et des collections, a su conquérir une réflexion collective qui n'oublie plus d'associer au plus près « humain » et « science » ; loin du « monstre » exhibé et réifié, il s'inscrit désormais dans une approche qui lui redonne sa dimension d'acteur clé de son histoire. Si les grands classiques comme la guerre et les conflits, l'habitat ou l'agriculture ont longtemps

animé la réflexion, libérant ainsi le questionnement archéologique de sa course au « plus ancien vestige recensé », l'état de santé des peuples interpelle désormais la communauté scientifique. Cette préoccupation interroge sur des comportements universels caractérisant les liens d'homme à homme, et ce, pour toutes les périodes considérées : quel était le quotidien d'un individu handicapé ? était-il pris en charge par les siens ? rejeté ? soigné ? accompagné ? appareillé ?

Mais ce type d'investigation reste inégalement envisagé puis restitué ; des articles ponctuels faisant état de cas cliniques diagnostiqués et étudiés mais quasi anecdotiques jalonnent la littérature consacrée, sans toutefois aboutir à une réelle approche comportementale des sociétés. Parfois, une attention particulière se focalise sur une civilisation plus sensible à cette thématique et inspirée par la différence des siens : ainsi les travaux universitaires consacrés aux Mochicas du Pérou, notamment ceux des équipes de John Verano, professeur

d'anthropologie à l'université de Tulane (Louisiane), sont-ils pléthoriques et publiés de longue date³. Les œuvres artistiques de cette culture atypique sont essaimées à travers de nombreux musées – dont celui du Quai Branly, à Paris – car ces paysans et pêcheurs des côtes littorales péruviennes ont su magnifier et explorer, avant l'an mille, toutes les formes de handicaps, avec lesquelles ils entretenaient des rapports très singuliers et sans tabou grâce à une pratique inégalée et d'une grande crudité des arts céramiques figurés.

Si en France l'approche de la folie a nourri des travaux fondateurs et à nuls autres égalés, comme l'a été *l'Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault en 1961⁴, la lecture de la prise en charge des « corps différents », des estropiés, des faibles ou des malades est assez récente : en 1982, Henri-Jacques Stiker définissait son ouvrage *Corps infirmes et sociétés* comme étant un essai d'anthropologie historique – ses travaux ne remontant pas au-delà du Moyen Âge –, et on ne saurait se priver